

Texte de Jacques Bouveresse extrait de :
Philosophie des sciences - Tome 2 :
Naturalismes et réalismes
Dirigé par Sandra Laugier , Pierre Wagner
Ed. Vrin, Paris

ESSENTIALISME, RÉDUCTION ET EXPLICATION ULTIME *

I

Un des traits les plus caractéristiques de la philosophie et de l'épistémologie de Popper est certainement sa conviction de la relative futilité des questions de signification, de définition et d'analyse conceptuelle. On la trouve exprimée à maintes reprises dans la plupart de ses ouvrages, et spécialement dans *La Connaissance objective* :

Je crois [...] que la clarté est une valeur intellectuelle, puisque, sans elle, la discussion critique est impossible. Mais je ne crois pas que l'exactitude ou la précision soient des valeurs intellectuelles en elles-mêmes; au contraire, nous ne devrions jamais essayer d'être plus exacts ou plus précis que le problème en présence duquel nous nous trouvons (qui est toujours un problème ayant trait à la discrimination entre des théories en compétition) ne l'exige. Pour cette raison, j'ai insisté sur le fait que les définitions ne m'intéressaient pas; puisque toutes les

*Ce texte a été publié dans *Revue Internationale de Philosophie*, n° 117-118, 1976, p.411-434. Il est repris dans le présent volume avec l'aimable autorisation de l'auteur.

définitions doivent utiliser des termes non définis, il est de peu d'importance, en règle générale, d'utiliser un terme comme terme primitif ou comme terme défini¹.

On ne devrait jamais se laisser entraîner dans des questions verbales ou des questions de signification, et jamais s'intéresser à des mots. Confronté à la question de savoir si un mot que l'on utilise signifie réellement ceci ou peut-être cela, on devrait dire : « Je ne sais pas, et je ne m'intéresse pas aux significations; et, si vous le désirez, j'accepterai avec plaisir votre terminologie. » Cela n'entraîne jamais rien de fâcheux. On ne devrait jamais se quereller sur des mots, et jamais se laisser entraîner dans des questions de terminologie. On devrait toujours s'abstenir de discuter des concepts. Ce qui nous intéresse réellement, nos problèmes réels, sont des problèmes factuels ou, pour dire les choses autrement, des problèmes concernant des théories et leur vérité. Nous nous intéressons à des théories et à la manière dont elles résistent à la discussion critique; et notre discussion critique est contrôlée par notre intérêt pour la vérité².

Je considère les définitions, et les questions de réductibilité, comme n'étant pas particulièrement importantes du point de vue philosophique. Si nous ne pouvons pas définir un terme, rien ne nous empêche de l'utiliser comme terme non défini : l'utilisation d'un certain nombre de termes non définis n'est pas seulement légitime, mais inévitable, car tout terme défini doit, en dernière analyse, être défini à l'aide de certains termes non définis³.

L'opinion de Popper est que, même dans les cas apparemment les plus favorables à la conception qu'il combat, comme par exemple la « redéfinition » relativiste du concept de *simultanéité*, ce qui est en cause n'est pas réellement une question conceptuelle :

1. K. Popper, *La connaissance objective* [1972], « Champs », trad. fr. J.-J. Rosat, Paris, Flammarion, 1991-2000, p. 117.

2. *Ibid.*, p. 456.

3. *Ibid.*, p. 482.

Même là où un terme a causé de l'embarras, comme par exemple le terme « simultanéité » en physique, ce n'était pas parce que sa signification était imprécise ou ambiguë, mais plutôt à cause d'une théorie intuitive qui nous poussait à grever le terme d'un excès de signification, ou d'une signification trop « précise », plutôt que d'un défaut de signification. Ce qu'Einstein a découvert dans son analyse de la simultanéité était que, lorsqu'ils parlent d'événements simultanés, les physiciens assument une chose qui est fautive et qui aurait été inattaquable s'il y avait des signaux de vitesse infinie. La faute commise n'était pas qu'ils ne voulaient rien dire, ou que ce qu'ils voulaient dire était ambigu, ou que le terme n'était pas assez précis; ce qu'Einstein a découvert était bien plutôt que l'élimination d'une présupposition théorique que l'on n'avait pas remarquée jusque là à cause de son évidence intuitive, était à même d'éliminer une difficulté que l'on avait vue apparaître dans la science. Par conséquent, ce qui l'intéressait n'était pas réellement une question portant sur la signification d'un terme, mais plutôt la vérité d'une théorie. Il est peu probable que l'on aurait abouti à grand-chose si l'on s'était mis, indépendamment de tout problème physique déterminé, à perfectionner le concept de simultanéité en analysant sa « signification essentielle », ou même en analysant ce que les physiciens « veulent dire réellement » quand ils parlent de simultanéité¹.

Ces affirmations délibérément provocantes et excessives (qui sont d'un type assez courant chez Popper) appellent immédiatement un certain nombre de remarques préliminaires, qui seront développées plus ou moins par la suite.

1. Popper s'exprime par moments comme si les questions terminologiques et les questions conceptuelles étaient une seule et même chose. Mais cette identification est certainement inadmissible, ou en tout cas ne va pas de soi. Tout le

1. K. Popper, *The Open Society and Its Enemies*, 5^e éd, 1966 [1945], Londres, Routledge & Kegan Paul, vol. II, p. 20. [N.d.T. La très partielle traduction française (*La société ouverte et ses ennemis*, Paris, Seuil, 1979) n'a pas retenu ces pages sur l'essentialisme].

problème est justement de distinguer entre les questions terminologiques qui sont purement terminologiques (c'est-à-dire, effectivement, de pure convention ou commodité) et les questions terminologiques qui sont en même temps des questions conceptuelles ou théoriques. Nul, sinon peut-être un conventionnaliste extrême, ne dira que le problème d'Einstein était un problème terminologique. Mais c'était bel et bien un problème conceptuel, même (et surtout) si l'on admet ce que suggère Popper, à savoir qu'Einstein l'a rencontré à travers un problème de vérité d'une théorie. La maxime popperienne « Ne vous laissez jamais entraîner dans des questions verbales » devrait en réalité être reformulée ainsi : « Ne vous laissez jamais entraîner dans des questions verbales, *lorsque vous êtes certain que ce sont des questions purement verbales* ». Mais c'est malheureusement une chose dont il n'est pas si facile d'être certain dans une situation donnée.

2. Il n'est certainement pas possible de s'exprimer sur l'intérêt des questions de précision et d'exactitude, de définition et de réductibilité, ou des questions conceptuelles en général, dans des termes aussi généraux et définitifs que ceux de Popper. Car le rôle et l'importance de ce genre de questions varient énormément d'une science à l'autre (ils ne sont évidemment pas les mêmes – pour prendre deux exemples extrêmes – dans les mathématiques pures et dans les sciences humaines). D'autre part, il faudrait distinguer beaucoup plus soigneusement que ne le fait en général Popper la situation du scientifique proprement dit, celle du philosophe des sciences et celle du philosophe tout court. C'est seulement du premier que l'on peut dire en toute rigueur que son problème principal est de départager des théories en compétition. Ni l'épistémologue ni surtout le philosophe ne se proposent réellement de contribuer, en tant que tels, à l'avancement des sciences; et, corrélativement, les questions « improductives » discréditées par Popper occupent une place importante dans leurs préoccupations. Il serait vraiment étrange de suggérer qu'une expli-

cation de concept ne peut mener à rien si elle est entreprise indépendamment de toute question déterminée dans la science considérée. Après tout, il est bien difficile de dire à quel problème ou complexe de problèmes précis *dans les mathématiques* se rattachait la question des logicistes « Qu'est-ce qu'un nombre naturel? ». Cette question est, de par sa forme, le prototype de la question essentialiste, scolastique, verbale, etc., selon Popper.

3. Le fait (philosophiquement trivial) que toute chaîne de définitions aboutisse nécessairement en fin de compte à des termes non définis et que ceux-ci puissent être choisis de différentes manières ne prouve rien en lui-même contre l'importance des questions de définition. Personne ne dirait que les questions de démonstration ne sont pas particulièrement intéressantes, parce que toute démonstration doit partir de propositions non démontrées choisies de façon (plus ou moins) arbitraire. En tout cas, ce genre de considérations ne peut suffire à discréditer les explications de mots en général. Même les termes primitifs peuvent faire et font le plus souvent l'objet d'une explication de sens : ce qui est vrai, c'est que celle-ci n'est pas une définition et que toute explication de sens *ne peut pas* être une définition. À l'argument sceptique paralysant qui s'appuie sur le risque de régression à l'infini, on peut opposer la remarque de Wittgenstein :

Nous devons donc expliquer les mots à l'aide d'autres mots ! Et qu'en est-il de la dernière explication dans cette chaîne ? (Ne dites pas « Il n'y a pas d'explication "dernière" ». C'est exactement comme si vous vouliez dire : « Il n'y a pas de dernière maison dans cette rue ; on peut toujours en construire encore une à sa suite ») !

1. L. Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations*, texte allemand et trad. anglaise par G. E. M. Anscombe, Oxford, Blackwell, 1998 [1953], § 29.

II

Il y a des façons très différentes de s'intéresser aux questions de mots. Chez Wittgenstein, par exemple, le but de l'analyse logique ou conceptuelle est la « clarté complète » ; ce n'est ni la recherche de la signification « réelle » (au sens de l'essentialisme), ni la précision ou l'exactitude. La « deuxième » philosophie de Wittgenstein (qui n'est manifestement pas très familière à Popper) est, entre autres choses, une dénonciation systématique du besoin exagéré et incongru de précision en toutes choses qui caractérise certaines entreprises philosophiques, de la tendance à croire que toutes les explications de mots doivent avoir la forme de définitions exactes ou aboutir à la formulation de règles exactes, de la méfiance à l'égard des concepts flous et de l'habitude de considérer que l'on n'a rien expliqué tant que l'on n'a pas donné l'explication universelle et « dernière ».

Comme Popper s'en est immédiatement rendu compte, on pourrait lui demander pourquoi il a attaché lui-même tant d'importance à la définition plus ou moins technique de concepts comme ceux de « vérité », « contenu empirique », « probabilité logique », « vérisimilitude », etc. Sa réponse est que, contrairement à certaines apparences, son but n'a jamais été réellement la précision et l'exactitude, surtout si l'on entend par là la détermination précise et exacte des conditions d'application d'un concept. Il s'agissait bien davantage de défendre et de réhabiliter contre certaines attaques classiques des concepts relativement familiers qui sont à la fois indispensables et philosophiquement suspects.

Quelle est donc, pourrait-on se demander, la raison d'être des tentatives que j'ai faites pour montrer que la vérisimilitude est définissable en termes de probabilité logique ? Mon but est de réaliser (à un degré de précision inférieur) pour la vérisimilitude quelque chose d'analogue à ce que Tarski a réalisé pour la vérité : la réhabilitation d'une notion tirée du sens commun

qui est devenue suspecte, mais dont, à mon avis, on a un grand besoin pour tout réalisme critique appuyé sur le sens commun et pour toute théorie critique de la science. Je veux être en mesure de dire que la science tend à la vérité au sens de la correspondance avec les faits ou avec la réalité ; et je veux également dire (avec Einstein et d'autres scientifiques) que la théorie de la relativité est – ou, du moins, c'est ce que nous conjecturons – une meilleure approximation de la vérité que ne l'est la théorie de Newton, tout comme celle-ci est une meilleure approximation de la vérité que ne l'est la théorie de Kepler. [...] En d'autres termes, mon but est la réhabilitation d'une idée du sens commun dont j'ai besoin pour décrire les visées de la science, et dont j'affirme qu'elle est, en tant que principe régulateur (même si c'est seulement de façon inconsciente et intuitive) au fondement de la rationalité de toutes les discussions scientifiques critiques¹.

Le mérite de la définition de Tarski ne réside donc pas dans sa précision ou son exactitude, mais dans le fait que « sans la théorie de Tarski, qui fournit un métalangage sémantique ne comportant pas de termes spécifiquement sémantiques, la suspicion des philosophes à l'égard des termes sémantiques n'aurait peut-être pas été surmontée »². C'est ce qui permet à Popper d'affirmer que, même dans ce cas, la question est une question de fait importante plutôt qu'une simple question de définition.

Sans jamais mentionner le mot « vérité » ou se demander « Que signifie la vérité ? » nous pouvons voir que le problème central de toute cette discussion n'est pas le problème verbal de la définition de « vérité », mais le problème suivant bien réel : peut-il y avoir une chose telle qu'une assertion ou une théorie qui corresponde aux faits ou qui ne corresponde pas aux faits ?³.

1. K. Popper, *La connaissance objective*, op. cit., p. 118.

2. *Ibid.*, p. 482.

3. *Ibid.*, p. 459.

Mais cela revient en pratique à admettre qu'un problème de définition *peut* être dans certains cas extrêmement important, notamment dans tous les cas où l'on a besoin de s'assurer de la possibilité et de la légitimité d'un concept central.

La réponse de Popper à l'objection qui vient d'être évoquée accorde en fait beaucoup plus qu'il ne l'imagine à l'adversaire qui est visé en priorité dans ce débat, à savoir la philosophie analytique ou linguistique. Une bonne partie des remarques de Wittgenstein sont consacrées à la défense et à la réhabilitation de certains concepts usuels contre des formes plus ou moins classiques de suspicion et de contestation philosophiques, notamment contre des arguments sceptiques¹. Quant à la technique carnapienne de l'*explication*, qui « consiste à transformer un concept donné plus ou moins inexact en un concept exact, ou plutôt à remplacer le premier par le second »², elle est motivée, dans la plupart des cas, par des considérations qui ne sont pas fondamentalement différentes de celles de Popper. L'exemple le plus typique est certainement celui de l'analyticité, auquel correspond une question que Popper lui-même ne peut pas ne pas reconnaître comme importante, à savoir : y a-t-il ou n'y a-t-il pas des propositions qui sont vraies en un sens qui *n'est pas* celui de la correspondance avec les faits ? C'est un fait que, depuis les attaques de Quine contre la distinction *analytique-synthétique*, qui tendent à démontrer que nous ne *comprendons* pas réellement ce que nous disons lorsque nous parlons de propositions analytiques, l'obtention d'une définition exacte du concept *analytique* peut être considérée comme une chose importante et urgente, parce qu'elle constitue en même temps la seule forme de réhabilitation concevable de la distinction. (C'est la raison pour laquelle certains linguistes ont pu

1. Voir par exemple I. Dilman, *Induction and Deduction, A Study in Wittgenstein*, Oxford, Blackwell, 1973.

2. R. Carnap, *Logical Foundations of Probability*, Chicago, The University of Chicago Press, 1950, p. 3.

s'imaginer qu'ils avaient résolu le problème de Quine). On pourrait donc objecter à Popper (1) qu'on ne « choisit » pas d'être ou de ne pas être impliqué dans des questions conceptuelles en général, (2) que l'importance d'une question conceptuelle est liée essentiellement à l'importance du concept qui est en cause et à son statut. On peut dire par exemple, comme le fait Popper, que la tentative positiviste d'explication du concept de « signifiante » (*meaningfulness*), par le biais de la construction d'un langage idéal de la science, était une entreprise tout à fait futile ; mais c'est une objection contre le choix d'un *explicandum* particulier, non contre l'explication comme technique philosophique fondamentale.

Si Carnap s'est intéressé autant à l'explication du concept de probabilité logique ou inductive, ce n'est certainement pas pour le plaisir de définir un mot, mais bien parce qu'il s'agissait d'une question de fait importante. Sinon, pourquoi Popper aurait-il pris la peine de polémiquer avec lui sur ce point ? (On peut remarquer, du reste, que la controverse en question a été alimentée en grande partie chez chacun des adversaires – et spécialement Popper lui-même – par un manque d'attention aux explications et aux définitions « verbales » de l'autre).

Il est clair que ceux qui accordent une attention exclusive aux questions de mots ou de signification et ceux qui les récuse par principe ont en fait un présupposé commun. Les uns et les autres tiennent implicitement pour acquise une distinction tranchée entre ces questions-là et des questions d'un autre type : les questions de fait ou de vérité. Mais, précisément, l'existence même d'une distinction de ce genre pose un problème philosophique fondamental. Aussi bien Quine que le second Wittgenstein ont fourni (dans des perspectives très différentes) des arguments qui montrent que, sauf dans des cas relativement triviaux et parfaitement anodins du point de vue philosophique, un problème n'est jamais purement de fait ou purement de mots. (Wittgenstein, par exemple,

a ignoré délibérément la distinction entre le discours formel et le discours matériel [*inhaltlich*], au sens de Carnap, et n'a pas hésité à parler non seulement de la *grammaire* d'un mot ou d'un concept, mais également de celle d'un état, d'un processus, d'un jeu, etc.). Transcrire une « question de choses » en une question conceptuelle ou linguistique explicite permet dans certains cas de poser et de résoudre des problèmes importants; mais cela ne signifie nullement que la question initiale a été, du même coup, réduite à une pure et simple question de mots. En d'autres termes, l'intérêt préférentiel qu'un philosophe porte aux questions de mots plutôt qu'aux questions de choses ou aux deuxièmes plutôt qu'aux premières (à supposer qu'une alternative de ce genre existe réellement) ne se révèle pas directement dans la nature formelle des questions qu'il pose (voir sur ce point la remarque de Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques*, § 370).

Si l'existence d'une catégorie de vérités purement verbales, définitionnelles ou conventionnelles n'est, comme l'affirme Quine, rien de plus qu'« un dogme non empirique des empiristes, un article de foi métaphysique »¹, l'existence d'une catégorie de questions de ce type est un dogme du même genre. En fait, c'est justement la question de savoir si une question est ou non purement linguistique qui constitue dans bien des cas le problème philosophique essentiel. À l'époque de *La Syntaxe logique du langage*, Carnap a soutenu que la philosophie devait être remplacée entièrement par la logique de la science et que la logique de la science se réduisait à la syntaxe du langage scientifique. Nous pouvons appeler « verbaliste » (en un sens non péjoratif) cette position que Carnap a maintenue par la suite dans son principe (tout en adjoignant à la syntaxe la sémantique et la pragmatique du langage de la science), et « réiste » la position de Popper selon laquelle les questions

1. W. V. Quine, *From a Logical Point of View*, [1953], trad. fr. *Du point de vue logique*, op. cit., p. 70.

de sémiotique proprement dite sont en général dénuées de pertinence pour la philosophie des sciences et la philosophie tout court. La conclusion qui s'impose aujourd'hui est, semble-t-il, que le verbalisme et le réisme sont deux conceptions non pas seulement pareillement intenables, mais pareillement dénuées de sens clair. Le passage au discours formel carnapien ou, comme Quine préfère l'appeler, l'« ascension sémantique » (*semantic ascent*) sont possibles dans toutes les questions théoriques, et non pas seulement dans le cas de la philosophie¹. Mais la procédure corrélatrice, que l'on pourrait appeler de la « descente ontique » l'est en un certain sens également. Et l'adoption de l'un ou l'autre des deux modes de discours laisse malheureusement intacte, dans la plupart des cas, la question de savoir quel est l'objet *réel* (au sens philosophique du terme) du discours. (On pourrait parler en un certain sens de « pseudo-propositions verbales », tout comme Carnap a parlé de « pseudo-propositions d'objet ».)

III

Le peu d'intérêt que Popper porte, d'une manière générale, aux questions de mots et de définition se manifeste de façon caractéristique dans l'usage qu'il fait du terme « essentialisme »². Sous ce nom, qu'il a introduit à l'époque où il travaillait à l'ouvrage intitulé *Misère de l'historicisme* (probablement en 1935, estime-t-il), il désigne au moins trois théories ou positions philosophiques différentes qui, contrairement à

1. Cf. W. V. Quine, *Word and Object* [1960], *Le mot et la chose*, trad. fr. J. Dopp et P. Gochet, « Champs », Paris, Flammarion, 1977-2000, § 56.

2. Je ne sais pas si Popper a réellement, comme il semble le croire, introduit pour la première fois le mot « essentialisme » avec le sens qu'il lui donne. Il semble, en tout cas, que, dans le contexte de la philosophie française contemporaine, « essentialisme » aurait plutôt été l'antithèse naturelle d'« existentialisme ».

ce qu'il semble croire, n'ont entre elles qu'un lien très indirect et assez lâche : le réalisme extrême (platonicien) ou même modéré (aristotélicien) en matière de théorie des universaux, le verbalisme (au sens indiqué plus haut) et le conceptualisme (non pas comme réponse au problème des universaux, mais comme théorie de la signification des termes, et spécialement des termes théoriques).

Le problème des universaux, dans la version popperienne, n'est pas un problème ontologique, mais essentiellement un problème de méthode. L'anti-essentialisme est une forme de nominalisme méthodologique, qui s'oppose à la conception aristotélicienne selon laquelle « la recherche scientifique doit pénétrer jusqu'à l'essence des choses pour les expliquer »¹.

Les essentialistes méthodologiques sont enclins à formuler les questions scientifiques dans des termes tels que « qu'est-ce que la matière ? » ou « qu'est-ce que la force ? » ou « qu'est-ce que la justice ? » et ils croient qu'une réponse pénétrante à ce genre de questions, révélant la signification réelle ou essentielle de ces termes et, par là, la nature réelle ou véritable des essences qu'ils dénotent est au moins un prérequis nécessaire de la recherche scientifique, sinon sa tâche principale. Les *nominalistes méthodologiques*, par opposition à cela, formuleraient leurs problèmes dans des termes tels que « comment se comporte ce fragment de matière ? » ou « comment se meut-il en présence d'autres corps ? ». Car les nominalistes méthodologiques soutiennent que la tâche de la science est uniquement de décrire la manière dont les choses se comportent, et ils suggèrent qu'on doit le faire en introduisant des termes nouveaux partout où c'est nécessaire, ou en redéfinissant des termes anciens partout où il est opportun de le faire, tout en négligeant allègrement leur signification originelle. Car ils regardent les *mots* simplement comme des *instruments de description utiles*².

1. K. Popper, *Misère de l'historicisme* [1944-1945], trad. fr. H. Rousseau et R. Bouveresse, « Agora », Paris, Presses Pocket, 1956-1988, p. 37-38.

2. *Ibid.*, p. 38.

Popper préfère le terme « essentialisme » au terme « réalisme » pour deux raisons, d'une part parce qu'il est un réaliste décidé en ce qui concerne le problème de l'existence du monde extérieur, d'autre part parce que son nominalisme méthodologique est compatible avec ce qui peut passer à première vue pour une certaine forme de platonisme : la croyance à la réalité et à l'autonomie de ce qu'il appelle « le monde 3 ». C'est un lieu commun (pour ne pas dire une idée reçue) épistémologique que l'essor et les progrès de la science moderne ont été rendus possibles en grande partie par l'abandon de l'attitude essentialiste :

L'évolution de la pensée depuis Aristote pourrait, je crois, être résumée en disant que toute discipline, aussi longtemps qu'elle a utilisé la méthode aristotélicienne de définition, est restée bloquée dans un état de verbiage creux et de scolastique stérile, et que le degré auquel les diverses sciences ont été capables de progresser d'une manière quelconque a dépendu du degré auquel elles ont été capables de se débarrasser de cette méthode essentialiste¹.

Or, si l'essentialisme a été pratiquement éliminé dans les sciences de la nature, il continue, selon Popper, à dominer largement la méthode des sciences sociales ; et c'est ce qui explique que celles-ci appartiennent encore, d'une certaine manière, au Moyen-Âge.

La solution que Popper donne au problème de l'origine et de la nature des universaux (une question qui est liée directement à celle du fondement de l'induction) est finalement une solution de type biologique et évolutionniste :

Le problème des universaux est traité même aujourd'hui comme si c'était un problème de mots ou d'usages du langage ; ou de similitudes dans des situations, la question étant de savoir comment elles sont reproduites par des similitudes dans notre symbolisme linguistique. Il me semblait pourtant tout à fait

1. K. Popper, *The Open Society*, *op. cit.*, vol. II, p. 9.

évident qu'il était beaucoup plus général; qu'il était fondamentalement un problème ayant trait à une similitude de réaction à des situations biologiquement similaires. Puisque toutes (ou presque toutes) les réactions ont, du point de vue biologique, une valeur anticipatrice, cela nous amène au problème de l'anticipation ou de l'attente, et ainsi à celui de l'adaptation à des régularités¹.

Et « en substituant le problème de l'adaptation biologique à des régularités au problème de l'existence de similitudes »², Popper était en fait, comme il en a pris conscience par la suite, plus proche du « réalisme » que du nominalisme traditionnel.

Mais, alors qu'il a récusé la solution essentialiste du problème des universaux en transportant le débat sur un autre terrain, il semble avoir rejeté la conception essentialiste de la définition simplement en en prenant le contre-pied exact. À la théorie essentialiste de la définition, selon laquelle les définitions expriment ou doivent exprimer la vraie nature du défini, il oppose, en effet, dans *La Société ouverte et ses ennemis* une théorie nominaliste et conventionnaliste radicale, selon laquelle les définitions scientifiques n'expriment en fait rien du tout: elles constituent uniquement des abréviations commodes. Par conséquent,

toutes les définitions peuvent être omises sans entraîner une perte de l'information transmise. Il en résulte que dans la science tous les termes dont on a réellement besoin doivent être des termes non définis³.

Cette conception est, comme on l'a déjà remarqué, très contestable, dans la mesure où elle considère comme toujours possible en principe une distinction stricte entre ce qui, dans les règles qui gouvernent l'usage d'un terme, constitue une

1. K. Popper, *La quête inachevée*. Autobiographie intellectuelle [1974], trad. fr. par R. Bouveresse, Calmann-Lévy, 1981, p. 24.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. K. Popper, *The Open Society*, op. cit., vol. II, p. 18.

spécification conventionnelle de la « signification » du terme en question et ce qui exprime ou présuppose une information extra-linguistique plus ou moins indirecte; et elle est encore bien plus contestable du point de vue de l'histoire des sciences, dans la mesure où, prise à la lettre, elle aboutit à une méconnaissance totale du rôle véritable et de l'importance des définitions scientifiques. Comme l'écrit Putnam,

Cela représenterait clairement une distorsion de la situation que de dire que « énergie cinétique = $1/2MV^2$ » était une définition, et qu'Einstein a simplement changé la définition. Le paradigme que cette explication suggère est à peu près le suivant: « énergie cinétique », avant Einstein, était utilisé *arbitrairement* pour représenter « $1/2MV^2$ ». Après Einstein, « énergie cinétique » a été utilisé *arbitrairement* pour représenter « $m + 1/2MV^2 + 3/8MV^4 + \dots$ ». Cette façon d'expliquer les choses est évidemment incorrecte.

Ce qui est frappant est ceci: quel qu'ait pu être le statut de la « définition de l'énergie » avant Einstein, en la révisant Einstein l'a traitée exactement comme une autre loi naturelle. Il y avait tout un ensemble de lois physiques et mécaniques préexistantes qui devaient être testées quant à leur compatibilité avec la nouvelle organisation théorique. Certaines d'entre elles ont passé le test sans être modifiées – d'autres seulement avec une certaine révision. Parmi les équations qui devaient être révisées (et des considérations formelles indiquaient une manière assez naturelle d'effectuer la révision, une manière qui était en outre copieusement corroborée par des expériences), il y avait l'équation « $e = 1/2MV^2$ »¹.

Comme l'écrit Quine,

la conventionnalité est une caractéristique passagère, significative à l'endroit où passe le front mouvant de la science, mais qui ne sert à rien lorsqu'il s'agit de classer les propositions

1. H. Putnam, « The Analytic and the Synthetic », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, t. III (1962), p. 370-371.

derrière les lignes. C'est une caractéristique d'événements, et non de propositions¹.

Mais il est clair que le tracé des lignes à un moment donné, tel que l'historien des sciences cherche à le reconstruire, ne nous permet pas forcément de décider si un énoncé scientifique a été accepté comme une stipulation plus ou moins arbitraire ou comme une vérité d'un certain type. Et si l'on admet la conclusion de Quine, à savoir que les définitions ne sont finalement pas si différentes des hypothèses et des lois qu'on le suppose généralement, on devra admettre également qu'en un certain sens elles ne représentent pas plus et pas moins la « nature réelle » des choses que ne le font les autres propositions scientifiques.

IV

Popper affirme, pour sa part, que

l'essentialisme est dans l'erreur lorsqu'il suggère que les définitions peuvent ajouter quelque chose à notre *connaissance des faits* (même s'il est vrai qu'en tant que décisions concernant des conventions elles peuvent être influencées par notre connaissance des faits, et même s'il est vrai qu'elles créent des instruments qui peuvent à leur tour influencer la formation de nos théories et du même coup l'évolution de notre connaissance des faits). Une fois que nous nous sommes rendu compte que les définitions ne donnent jamais aucune information factuelle sur la « nature », ou sur « la nature des choses », nous voyons également se rompre le lien logique entre le problème

1. « Carnap and Logical Truth », in W. V. Quine, *The Ways of Paradox and Other Essays*, New York, Random House, 1966, p. 112.

de l'origine et celui de la vérité factuelle, que certains philosophes essentialistes ont essayé d'inventer¹.

Ce qui est en cause est donc en fait essentiellement la possibilité d'établir une connexion logique entre le problème de la signification et celui de la vérité par le biais des définitions qui, dans la conception essentialiste, sont supposées fournir des *vérités* premières ou originaires concernant les choses dont il est question dans le discours scientifique. La polémique contre l'essentialisme est, de ce point de vue, principalement une polémique contre le mythe de l'« explication ultime » et le réductionnisme radical².

Or, s'il y a des définitions auxquelles on ne peut appliquer, de façon générale, la conception conventionnaliste ou instrumentaliste suggérée par Popper, ce sont bien les définitions « explicatives » et les définitions « réductives ». Pour prendre un exemple de définition explicative cher au cœur de Popper, la définition tarskienne de la vérité, il est exact que, contrairement à ce qu'ont supposé beaucoup de philosophes, Tarski n'a jamais prétendu fournir une explication de ce qu'est réellement la vérité ou de ce que signifie réellement le mot « vérité » (c'est un point sur lequel ses « remarques polémiques »³ ne laissent subsister aucune possibilité de confusion). Mais, bien entendu, on ne peut pas dire non plus (en dépit de la boutade concernant la possibilité d'utiliser, si l'on veut, le mot « vrai » [*true*] pour désigner le vrai sémantique au sens qui a été défini) qu'il ait voulu uniquement introduire une convention commode concernant l'usage d'un mot ni même simplement fournir un instrument de travail utile aux logiciens. Or, comme je l'ai déjà remarqué, on peut probablement en dire autant de la

1. K. Popper, *Conjectures et Réfutations*. La croissance du savoir scientifique, trad. fr. par M. I. et M. B. de Launay, Paris, Payot, 1985, p. 43.

2. Cf. *ibid.*, chap. III, § 3, p. 159-165.

3. « La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique », in A. Tarski, *Logique, sémantique et métamathématique*, trad. fr. G.-G. Granger (dir.), Paris, Armand Colin, 1972-1974, t. II, p. 265 sq.

plupart des définitions qui donnent lieu à des discussions théoriques ou philosophiques. La situation serait effectivement plus simple si l'on pouvait démêler sur le moment le complexe plus ou moins inextricable d'éléments divers qui entrent en jeu dans un problème de définition, lorsqu'il ne s'agit pas simplement d'instaurer arbitrairement une relation de synonymie entre des expressions : faits empiriques connus, notions ou prénotions intuitives, lois et théories scientifiques existantes, conceptions philosophiques, stipulations plus ou moins conventionnelles, etc. En ce qui concerne les définitions réductives, la meilleure façon de les justifier, d'un point de vue popperien, est sans doute de remarquer qu'elles sont généralement aussi importantes que les *problèmes* de réduction eux-mêmes. Et c'est Popper lui-même qui déclare que

les scientifiques, quelle que soit leur attitude philosophique à l'égard du holisme, *doivent* accueillir avec joie le réductionnisme comme *méthode* : ils doivent être des réductionnistes naïfs ou sinon plus ou moins critiques ; en fait, je soutiendrai qu'ils doivent être dans une certaine mesure des réductionnistes critiques désespérés, car pratiquement aucune réduction majeure dans la science n'a jamais été *complètement* réussie : il y a presque toujours un résidu non résolu laissé même par les tentatives de réduction les plus réussies¹.

Or, c'est une chose de dire que, s'il y a par exemple différentes façons de définir la notion de nombre naturel à partir de celle d'ensemble, ou celle de nombre réel à partir de celle de nombre rationnel ou de nombre naturel, il peut être (relativement) futile de se quereller sur le choix d'une définition particulière ; c'en est une autre de suggérer qu'on ne doit pas être spécialement intéressé par la recherche d'une définition quelconque (en vertu d'un argument aussi classique

1. «Scientific Reduction and the Essential Incompleteness of All Science», in F. J. Ayala and T. Dobzhansky (eds.), *Studies in the Philosophy of Biology*, Reduction and Related Problems, MacMillan, 1974, p. 260.

qu'obscurantiste qui reviendrait finalement à peu près à dire que les mathématiciens savent toujours suffisamment de quoi ils parlent lorsqu'ils parlent de nombres naturels ou de nombres réels).

L'« exhortation anti-essentialiste » de Popper,

Ne vous laissez jamais entraîner jusqu'à prendre au sérieux des problèmes portant sur les mots et leurs significations. Ce qu'il faut prendre au sérieux, ce sont des questions de fait, et des assertions portant sur les faits : des théories et des hypothèses, les problèmes qu'elles résolvent et les problèmes qu'elles font naître¹.

pourrait donc, à mon sens, être reformulée à peu près ainsi : les questions de mots et de signification sont futiles, sauf dans les cas où elles sont importantes. Et l'on peut parfaitement admettre que les explications de mots ont un intérêt essentiellement pragmatique et relatif, sans pour autant aller jusqu'à la conclusion que suggèrent – tout au moins si on les prend à la lettre – certaines déclarations de Popper, à savoir qu'elles n'ont aucune importance.

Wittgenstein constitue certainement, aux yeux de Popper, le prototype du philosophe verbaliste : il s'est intéressé essentiellement et en un certain sens exclusivement à des questions de mots et de signification (c'est du moins ce que suggèrent la plupart des interprétations usuelles). Mais cela ne l'a pas empêché d'être en même temps le philosophe contemporain le plus typiquement anti-essentialiste et anti-réductionniste, et l'un des dénonciateurs les plus virulents du paradigme trompeur de l'« explication ultime ». Popper a insisté particulièrement sur le fait que « nous ne devrions pas essayer de passer nos ponts avant d'être arrivés devant eux »². C'est-à-dire : toute recherche d'une explication ou d'une définition doit répondre à une question et à un besoin réels ; et c'est une

1. K. Popper, *La quête inachevée*, op. cit., p. 23.

2. K. Popper, *The Open Society*, vol. II, p. 20.

erreur de vouloir à tout prix anticiper, d'essayer de dire des choses plus précises et plus définitives qu'il n'est possible et nécessaire à un moment donné. Mais cette conception « pragmatique » est exactement celle de Wittgenstein, y compris, bien entendu, en ce qui concerne le problème de l'« explication » philosophique : une tentative d'explication, de définition ou de clarification est réussie, non pas lorsqu'elle satisfait à un certain critère philosophique abstrait, mais lorsqu'elle atteint son but, c'est-à-dire lorsqu'elle lève effectivement l'incompréhension, le doute ou l'obscurité qui la rendent nécessaire (cf. par exemple *Recherches philosophiques*, § 87).

V

Le tableau que Popper a utilisé à maintes reprises¹ pour dénoncer la conception erronée des rapports entre la signification et la vérité qui caractérise l'essentialisme sert à illustrer simultanément deux thèses philosophiques. (1) On peut réduire la signification (*resp.* la vérité) des termes (*resp.* des propositions) à celle de termes non définis (*resp.* de propositions primitives) par l'intermédiaire de définitions (*resp.* de déductions), mais (2) vouloir *établir* par ce moyen la signification (*resp.* la vérité) des termes (*resp.* des propositions) nous entraîne dans une régression à l'infini. (Mais il n'en reste pas moins que, dans la pratique, nous « établissons » couramment la vérité d'une proposition à partir d'autres propositions considérées comme vraies, pour quelque raison que ce soit : ce qui est vrai, c'est simplement que l'on *peut* toujours avoir besoin de remonter plus haut, et non que l'on a toujours besoin de le faire).

1. *Conjectures et réfutations*, p. 42; *La connaissance objective*, p. 204 et 457; *La quête inachevée*, p. 27. Voir la présentation, p. xxx.

Ce dont il est question dans la colonne de droite (les propositions et leur vérité) est ce qui est réellement important du point de vue philosophique, par opposition à ce dont il est question dans la colonne de gauche (les termes et leur signification). Dans *La Société ouverte et ses ennemis*, Popper faisait remarquer :

Dans la science, nous veillons à ce que les assertions que nous formulons ne *dépendent* jamais de la signification de nos termes¹.

En d'autres termes (pour dire les choses de façon moins provocante), nous ne donnons à nos termes que le minimum de signification requis pour pouvoir poser la seule question réellement importante : celle de la *vérité* de nos propositions et de nos théories. Selon la conception que j'ai appelée plus haut « conceptualiste »,

la question de savoir si une théorie est vraie, ou nouvelle, ou intellectuellement importante, dépend de sa signification ; et *la signification d'une théorie* (à condition qu'elle soit formulée de façon grammaticalement non ambiguë) *est une fonction des significations des mots dans lesquels la théorie est formulée*².

Contre cette façon de voir, Popper défend une théorie propositionnaliste et plus généralement contextualiste de la signification, selon laquelle

la relation qui existe entre une théorie (ou un énoncé) et les mots utilisés dans sa formulation est à plusieurs égards analogue à celle qui existe entre les mots écrits et les lettres utilisées pour les écrire³.

1. *The Open Society*, vol. II, p. 19.

2. *La quête inachevée*, p. 28.

3. *Ibid.*

Ce qui veut dire que

les seules fins importantes du point de vue intellectuel sont : la formulation de problèmes; les essais de solution à l'aide de théories proposées à titre expérimental; et la discussion critique des théories rivales¹.

Les mots ont, dans cette affaire, une fonction purement instrumentale: ils « jouent un rôle purement technique ou pragmatique dans la formulation de théories »². L'erreur essentielle de la philosophie analytico-linguistique serait alors la suivante :

La tâche de la philosophie a été décrite de plus en plus largement comme ayant trait à la signification, et cela voulait dire principalement la signification des mots. Et personne n'a mis sérieusement en question le dogme accepté implicitement selon lequel la signification d'un énoncé, tout au moins dans sa formulation la plus explicite et univoque, dépend de (ou est une fonction de) celle de ses mots. Cela est vrai également des analystes du langage britanniques et de ceux qui suivent Carnap dans la défense de la conception selon laquelle la tâche de la philosophie est l'« explication de concepts », c'est-à-dire consiste à rendre les concepts précis. Or il n'y a rien de tel qu'une « explication » ou un concept « expliqué » ou « précis »³.

La présentation de Popper est évidemment assez surprenante, dans la mesure où, comme le remarque Quine, l'innovation essentielle du réductionnisme radical moderne par rapport à la version classique (telle qu'on la trouve par exemple chez Hume) est justement le fait que « l'on en soit venu à considérer comme le porteur premier de la signification non plus le terme, mais l'énoncé (*statement*) ».

1. *La quête inachevée*, p. 28.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 38.

Cette réorientation, visible chez Bentham et Frege, est à la base du concept russellien de symboles incomplets pourvus de définitions d'usage (*defined in use*); et elle apparaît également de façon implicite dans la théorie vérificationniste de la signification, puisque les objets de la vérification sont des énoncés. Le réductionnisme radical, conçu à présent avec les énoncés comme unités, s'est fixé pour tâche de spécifier un langage des *sense-data* et de montrer comment traduire dans ce langage, énoncé à énoncé, le reste du discours doué de sens. C'est le projet dans lequel Carnap s'est lancé avec l'*Aufbau*¹.

Le point crucial est, cependant, que, pour Popper, la signification de nos théories (et donc des mots qui interviennent dans leur formulation) est indéterminée ou sous-déterminée en un sens beaucoup plus radical que ne le suggère, par exemple, la théorie de la signification des termes non-observationnels (dispositionnels et théoriques) développée par Carnap à partir de 1936: il y a un sens du « sens » ou de la « signification » d'une théorie qui les rend « dépendants du contenu de celle-ci, et par conséquent plus dépendants de ses relations avec d'autres théories que de la signification d'un ensemble quelconque de mots »². Le *contenu logique* d'une théorie est infini en un sens trivial, parce qu'il est défini comme étant la classe de toutes ses conséquences logiques (non tautologiques). Mais son *contenu informatif* l'est également en un sens beaucoup moins trivial, parce qu'il est constitué par la classe de tous les énoncés plus ou moins imprévisibles qui sont incompatibles avec la théorie; et, par conséquent,

toute théorie qui est incompatible avec [la théorie] *t*, donc toute théorie future qui peut un jour supplanter *t* (par exemple, après qu'une expérience cruciale ait tranché contre *t*) appartient évidemment au contenu informatif de *t*³.

1. Quine, *Du point de vue logique*, op. cit., p. 72-76.

2. *La Quête inachevée*, op. cit., p. 37.

3. *Ibid.*, p. 34.

Et, bien entendu, nous ne pouvons pas connaître ou construire à l'avance les théories susceptibles de remplacer un jour la théorie actuelle. Puisque la théorie newtonienne et la théorie einsteinienne de la gravitation s'excluent l'une l'autre, chacune d'entre elles appartient au contenu informatif de l'autre. (Popper présuppose évidemment que, dans le passage d'une théorie à l'autre, la signification des termes théoriques cruciaux est simplement explicitée ou précisée, c'est-à-dire que, contrairement à ce qu'affirment des épistémologues comme Feyerabend, il y a réellement un noyau de signification commun entre, par exemple, la mécanique céleste classique et la théorie de la relativité générale, qui rend les deux théories « commensurables »). Il s'ensuit que nous ne comprenons jamais complètement une théorie, puisqu'il faudrait connaître à l'avance toutes ses implications logiques pour la comprendre en ce sens-là. Ce que Popper a exprimé en disant que « nous ne savons jamais de quoi nous parlons ». Mais, comme il est *logiquement* exclu que l'on puisse savoir de quoi on parle en ce sens-là, on peut tout aussi bien dire que Newton, même s'il ne pouvait prévoir Einstein et ses successeurs, savait parfaitement de quoi il parlait, au sens où l'on peut savoir de quoi on parle dans une théorie; et ce serait une pure absurdité de suggérer que l'on sait toujours *suffisamment* de quoi on parle (comme si, par exemple, l'analyse conceptuelle, l'explication et la définition n'avaient pas souvent joué un rôle important dans l'évolution des connaissances scientifiques elles-mêmes). De toute manière, les tentatives d'« explication » des philosophes analytiques ont eu trait le plus souvent à des concepts dont le statut n'est pas réellement comparable à celui des concepts théoriques auxquels songe Popper, des concepts dont le contenu n'est pas déterminé par une « théorie » au sens auquel le contenu des concepts physiques peut être considéré comme déterminé par la théorie physique existante.

VI

J'ai suggéré plus haut que l'anti-essentialisme de Popper était probablement difficile à réconcilier avec l'appréciation qu'il porte sur le réductionnisme en général. Le réductionnisme *philosophique* est, selon lui, une erreur fondamentale; mais le réductionnisme *méthodologique* est pratiquement l'attitude de rigueur dans les sciences. À cela on est tenté d'objecter qu'une philosophie « générale » réductionniste est la plupart du temps beaucoup trop vague et métaphysique ou beaucoup trop irréaliste pour avoir une incidence sérieuse sur la pratique scientifique, et qu'au contraire, là où elle est susceptible d'inspirer un programme réductionniste précis, elle est à la fois importante (pour cette raison) et de peu d'importance (puisque l'on peut très bien accepter le programme sans pour autant partager la philosophie). Le programme réductionniste de Hilbert s'inspirait certainement d'une philosophie des mathématiques plus que contestable. Mais ce qui est important, c'est qu'il ait pu être mené à bien pour une partie des mathématiques pour laquelle il n'était nullement évident *a priori* qu'il pourrait l'être, et que, pour les autres, on ait réussi à *démontrer* qu'il ne pouvait l'être. Le formalisme hilbertien avait, sur le réalisme tel qu'on le conçoit habituellement, l'avantage majeur de représenter une conception testable. Comme le remarque Kreisel :

La conception réaliste est certainement très proche de la manière dont une bonne partie des mathématiques se présente à nous, et (c'était bien entendu sa raison d'être première) elle explique l'objectivité des mathématiques, c'est-à-dire l'accord sur les résultats, par le fait que les mathématiques portent sur des objets extérieurs entre lesquels et nous il s'établit un certain type de contact. [...] Il y a une similitude considérable dans les méthodes d'acquisition de la connaissance entre les mathématiques élémentaires et la physique. Également, il y aurait accord sur le fait que la présupposition réaliste d'objets mathématiques

extérieurs n'est pas plus *problématique* que celle d'objets physiques.

La *faiblesse* réside ailleurs. Fondamentalement, l'ennui semble être que la conception réaliste n'a jamais été développée assez loin pour être soumise à un test réel, ce qui la met en opposition tranchée avec le formalisme (de Hilbert)¹.

La biologie fournit une illustration encore bien plus typique du contraste évoqué par Kreisel. Alors que l'attitude réductionniste y a conduit à des résultats à la fois positifs et négatifs extrêmement importants (et, comme le souligne Popper lui-même, les échecs partiels d'une tentative de réduction sont aussi éclairants et féconds que ses succès partiels), l'anti-réductionnisme de principe, aussi bien méthodologique que philosophique, ne suggère *a priori* aucune direction ou directive de recherche qui donne l'espoir de pouvoir juger un jour réellement l'arbre à ses fruits.

La méfiance caractéristique qui continue à se manifester chez un certain nombre de philosophes à l'égard des tentatives de réduction globale ou même simplement locale doit probablement être attribuée à la persistance de certaines erreurs d'appréciation sur ce qui est réellement en question. Si la réduction nous conduit normalement du moins fondamental au plus fondamental et du moins connu au plus connu, elle ne représente pas nécessairement un gain quelconque en certitude ou en sécurité. Il n'y a probablement plus beaucoup de philosophes qui pensent qu'une solution du problème du «fondement» des mathématiques aurait pour effet de rendre nos mathématiques plus stables et plus sûres. Comme l'écrit Kreisel,

[I] la notion de *fondements* (*foundation*) a maintenant une signification tout à fait naturelle (mais différente de son usage métaphorique qui évoque l'idée d'«assurer» les mathéma-

1. «Mathematical Logic», in *Lectures on Modern Mathematics*, T. L. Saaty, J. Wiley & Sons (eds.), New York, 1965, vol. 111, p. 186.

tiques). Les fondements, pour une classe de concepts ou de principes, fournissent une analyse en termes plus fondamentaux; et – pour ne pas priver les universitaires de la part de drame qu'il y a dans leur vie – les fondements ultimes utilisent des concepts primitifs, pour lesquels il n'y a pas de termes plus fondamentaux. Le fait fondamental est celui-ci: pour les «fondements» au sens qui a été décrit, *l'existence des fondements comme objet d'étude est elle-même une hypothèse grandiose* [...]. Il se peut qu'il n'y ait pas un *ordre* cohérent (plus fondamental) entre les concepts ou il se peut que nous ne soyons pas en mesure d'en trouver un; même si nous abandonnons à une recherche ultérieure les détails concernant le type d'ordre propre à ce projet¹.

Les questions de définition et de réductibilité sont en principe indépendantes des questions de priorité gnoséologique ou épistémologique. Pour trouver un intérêt philosophique à des tentatives de constitution radicale des concepts dans le style de l'*Aufbau* de Carnap, il n'est pas nécessaire de supposer qu'il existe et que l'on peut espérer trouver quelque chose comme un fondement ultime de la connaissance et de la science².

Si la réduction permet, dans un certain nombre de cas caractéristiques, de remplacer des entités plus ou moins problématiques par des constructions logiques effectuées à partir d'entités plus «concrètes» et plus familières, il y a de nombreux exemples qui donnent exactement l'impression du contraire: les notions tout à fait abstraites et dérivées (dans l'ordre de la réduction) sont souvent plus claires et mieux «comprises» que les notions élémentaires auxquelles on essaie de les réduire. Mais cela prouve simplement que le

1. G. Kreisel, «Perspectives in the Philosophy of Pure Mathematics», in P. Suppes, L. Henkin, Gr. C. Moisil and A. Joja (eds.), *Logic, Methodology and Philosophy of Science* IV, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1973, p. 269.

2. Voir par exemple N. Goodman, *The Structure of Appearance*, 2^e éd., The Bobbs-Merrill Company, Inc., 1966, p. 136-142.

bénéfice de la réduction ne doit pas être cherché essentiellement de ce côté-là.

La définition et la réduction ne doivent pas être envisagées uniquement du point de vue de l'élimination et de la parcimonie. En un certain sens, elles représentent aussi une multiplication des ressources disponibles et une sorte de luxe conceptuel. Comme le remarque Quine, « l'intérêt qu'il y a à découvrir le moyen de se passer d'un concept n'est pas axé sur la renonciation à ce concept »¹. Et les utilisations inconsidérées du rasoir d'Occam ne doivent pas faire perdre de vue les cas « où un présupposé est éliminé non pas parce qu'il soulève un doute, mais précisément parce qu'on peut le faire; après tout nous pouvons vouloir étudier le présupposé! »².

VII

Une des composantes essentielles de ce qu'on est convenu d'appeler la « rationalité occidentale » est (ou, si l'on en croit certains philosophes contemporains, *était*) effectivement la recherche de la vérité comme norme, qui entraîne l'obligation de produire des hypothèses et des théories susceptibles de se heurter quelque part à une « réalité ». Une autre, à peine moins importante, est le devoir de s'expliquer aussi clairement qu'il est possible sur ce que l'on « veut dire » (ce que Kreisel appelle³ l'obligation « *to say what we mean – at the risk of, eventually, not meaning what we say* »). La philosophie analytique a développé jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, et parfois jusqu'à la limite de l'absurdité, cette deuxième tendance. Et ceux (dont je suis) qui ont une certaine considération pour elle sont probablement moins sensibles aux

1. Quine, *Le mot et la chose*, p. 268.

2. G. Kreisel, *op. cit.*, p. 274.

3. *Ibid.*, p. 269.

réponses qu'elle a apportées qu'au degré de précision et de clarté tout à fait inhabituel qu'elle a introduit dans la discussion de certaines questions philosophiques.

On pourrait dire également qu'il y a deux façons d'être victime du mythe de l'explication ultime : l'une qui consiste à croire qu'il existe des explications de ce genre et à les chercher explicitement, l'autre qui consiste, sous prétexte qu'il ne peut en exister, à renoncer trop vite et trop facilement à expliquer, au sens de définir, préciser, clarifier, réduire, etc. Il me semble que Popper, par réaction contre les excès de la philosophie analytique ou linguistique, a été finalement une victime typique du mythe de l'explication radicale au deuxième sens. Le principe « prenez soin de la vérité, le sens prendra soin de lui-même » est un principe purement verbal ou, si ce n'est pas le cas, contestable et dangereux (dangereux, en tout cas, pour la philosophie).